

## Les enfants abandonnés à la découverte des colonies au début du XXe siècle Raoul THÉVENIN en Guyane

Raoul Alphonse Thévenin est né le 23 juin 1882 à Paris (5<sup>e</sup>). Sa mère, originaire de Morbier (Jura) s'appelait Ernestine ; « demoiselle de magasin », elle avait déjà un enfant à charge et pas de travail.

Raoul est placé en juillet 1884 chez M. Fèvre, aubergiste à Huard, près de Chaumard (agence de Château-Chinon), chez qui il retournera volontiers pendant les vacances « donner un coup de main pour la moisson ». Après une polémique entre son instituteur qui veut le présenter au certificat d'études à 10 ans et demi (avant son propre départ à la retraite) et le directeur de l'agence qui préfère le faire étudier un an de plus pour qu'il soit mieux placé, il est effectivement reçu premier et envoyé en février 1895 à l'Ecole d'horticulture de Villepreux.

A sa sortie, après avoir obtenu une médaille d'argent au comice de Seine-et-Oise, il est, en 1899, (à titre d'essai) un des cinq premiers stagiaires de l'École au Jardin colonial de Nogent-sur-Marne (100 francs par mois, logé). Il témoignera déjà, en 1901, du traitement réservé aux anciens élèves de Villepreux : « *Il faut que nous fassions cette année, à trois, ce que nous faisons l'année dernière à six. Ce qui fait que les dimanches sont le plus souvent considérés comme jours de semaine.* »

Embauché par M. Rolland, explorateur à la Crique-Serpent (près de Saint-Laurent de Maroni, Guyane Française), il envoie une carte postale en route, le 13 novembre 1901 :



Le 14 juillet 1902, il écrit à son ancien directeur, Monsieur Potier, en s'excusant de son silence : « *Empoigné par la fièvre de l'or, un de nos employés ayant quitté l'établissement, il a bien fallu le remplacer dans la mesure de nos moyens ; d'autre part les quarantaines infligées dans nos contrées n'étaient pas sans nous causer des soucis nombreux, surtout dans cette première année.* »

*Notre entreprise a beaucoup souffert de ces quarantaines, aussi n'a-t-elle pu suivre qu'une faible partie du programme qu'elle s'était tracé.*

*Nous devions faire des cultures, du balata, et le commerce des bois ; mais ne pouvant prendre de main d'œuvre en raison de la fièvre jaune, nous fûmes obligés de consacrer le peu d'hommes que nous avions à préparer quelques tonnes de bois des Isles, branche principale de l'Entreprise.*

*On appelle Bois des Isles tous les bois remarquables par leur riche coloris et leur grande dureté. La Guyane en est richement dotée. Ces bois sont encore peu ou point connus en France. On n'en possède que quelques rares échantillons.*

*Vous me disiez dans votre lettre de mars que l'or était la perte de la Guyane et de l'agriculture. En effet nous en avons eu quelques preuves le jour même de notre débarquement à St Laurent. Une pirogue nous était absolument nécessaire pour monter à la Crique Serpent, et comme nous arrivions au moment où l'Inini commençait à donner beaucoup d'or, toutes les pirogues étaient mobilisées, on voulait bien nous en céder une, mais à condition de payer 500 f ce qui en valait non pas 20 f mais rien du tout, elle menaçait de se briser au premier accroc.*

*Nous allâmes à Albina, village situé en face de St Laurent sur la rive hollandaise : même accueil pour les pirogues, aucune pour le moment.*

*Enfin le sixième jour, le départ étant fixé pour le lendemain sans aucun délai, on nous en offrit une qui ne valait pas grand-chose. Trop petite d'abord, elle faisait de l'eau (prendre de l'eau) ensuite, nous nous décidâmes pourtant à la prendre en nous promettant de la réparer et de la remplacer le plus tôt possible.*

*Cette dernière promesse n'est pas encore tenue d'une façon parfaite, nous en avons bien une autre, mais qui ne répond pas à nos besoins.*

*Nous en avons une belle, aussi elle nous fut vite enlevée par les évadés.*

*Cet exode vers l'Inini nous valut encore de payer les vivres le double ou le triple du prix ordinaire.*

*Au moment où St Laurent fut mis en quarantaine, par Surinam et Cayenne, la famine faillit se déclarer, on payait les pommes de terre 2 f le kilog, la viande il n'y en avait pas. A ce moment même, les mineurs redescendaient de l'Inini avec leur récolte.*

*Les logements se feront rares et chers surtout. Aussi la récolte menaçait elle de s'épuiser vite si on n'y mettait pas un terme. Les mineurs se révoltèrent contre ces abus. On télégraphia au Gouverneur qui accéda à leur demande. Il leur fut permis d'aller en Martinique, bien soulagés de leur or.*

*Aussi n'en voit on guère de mineurs ayant fait fortune. L'or qu'ils récoltent se partage entre : les nègres Boschs (qui sont seuls capables de remonter le Maroni aussi loin) et les négociants. Tant qu'on ne fera pas d'agriculture en Guyane, je crois qu'elle sera toujours la plus arriérée de nos colonies malgré sa richesse minière.*

*Et pourtant il est impossible de trouver en Guyane 1 hectare de cultures bien comprises.*

*Tous ces ennuis ne nous ont pas donné un seul instant de fièvre, pour mon compte je me porte aussi bien sinon mieux qu'en France.*

*Cependant jamais nous ne buvons de vin ni d'alcool, aucun excès, du travail autant que l'on peut et voilà la recette pour bien se porter aux colonies, même en Guyane le tombeau des Européens.*

*Cette dernière version émise par je ne sais quel imbécile doit se rapporter aux Forçats qui meurent en Guyane comme en Nouvelle Calédonie, ne pouvant aller ailleurs. (...)*

*R. Thévenin, aux Petites Fougères, par St Laurent de Maroni (Guyane française) »*

Il envoie à ses anciens camarades un appel qui est publié dans le *bulletin des anciens élèves* de 1903 : « *A côté des cultures que nous allons certainement entreprendre, nous allons sûrement faire le commerce des orchidées. Mais, pour cela, il est nécessaire d'être compétent en la matière, parce qu'il n'y a pas lieu d'expédier en France des plantes sans valeur marchande ; c'est là que je suis embarrassé, et j'ai besoin d'un envoi de livres traitant de la question. On dit le climat meurtrier ; en tout cas, il n'a eu aucune prise sur moi, ma santé est excellente, je me plais beaucoup ici et ne songe nullement à rentrer en France.* »

Toutefois, dès l'année suivante (bulletin des anciens élèves de l'École, 1904), le ton a changé : « *Thévenin a dû abandonner l'entreprise, il a vu mourir son chef M. Rolland qui était pour lui un ami et deux employés.*

*Miné par la fièvre, il est resté à son poste courageusement, attendant de Paris des instructions pour la liquidation. Il n'a pu passer que deux mois en France pour rétablir sa santé bien altérée. Il fait en ce moment une année de service à Cayenne.* »

En 1905, il s'installe à Iracoubo (toujours en Guyane), d'où il écrit, le 26 décembre : « *Je suis toujours en bonne santé et vais recommencer très prochainement une nouvelle saison de la même exploitation. L'année 1905 ne m'ayant pas été des plus favorables, je compte fort sur 1906 pour avoir plus de chance.* »

Le bulletin 1908 (lettre du 25 juin 1907) précise que la maison parisienne Hamelle lui a fait « une magnifique situation » (directeur des cultures) : « *Je deviens de plus en plus Guyanais quant à la santé. C'est de bon augure.*

*D'autre part, je suis très satisfait de mon exploitation actuelle. Je conserve bon espoir dans l'avenir, et cela surtout parce que mon commanditaire a beaucoup d'affection pour moi.* »

Le 3 septembre 1908, il est nommé chevalier du mérite agricole.

L'affection de la maison Hamelle lui permettra en 1910, après dix ans de colonies, de trouver un poste d'employé au siège parisien, quai de Valmy. Il poursuivra ensuite sa vie professionnelle à Paris. En avril 1920, il quitte la maison Hamelle pour celle de George Whitechurch Limited (25 rue de l'Entrepôt à Paris).

